

livrer ses peaux au hangar des Canadiens à la bourgade du Lièvre, où elles avaient été déposées avec les traînes, Colas ayant décidé de louer le hangar pour y établir un magasin.

Dans l'après-midi, tous les Canadiens et les Algonquins ainsi que Le Rat avec ses Hurons partirent pour la bourgade. Un abri convenable avait été préparé à la Pointe à la loutre, sous lequel tous les canots contenant les marchandises et le butin avaient été déposés. Des sentinelles furent préposées à leur garde.

Colas distribua parmi ceux de ses hommes qui n'avaient pas pris part à l'expédition contre les Iroquois, tout ce qui lui avait été alloué du butin fait à l'île Manitouline. Il en avait assez de ses effets recouverts et des sept canots de marchandises qu'il avait gagnés, sans compter ses canots restés à la bourgade et qui avaient échappé au désastre de la Roche Capitaine.

Le départ de Le Rat et de ses Hurons lui ôtant toute crainte pour ses prisonnières, il résolut d'aller les chercher. Avant de partir, il donna ordre de leur préparer un logement convenable dans l'une des meilleures cabanes. Bibi, Jean et grand Pierre l'accompagnèrent à la cache, dans son grand canot. Colas ne désirait pas laisser connaître à la femme de la Chaudière Noire surtout qu'il y avait une autre issue dans la cache. Il sentait bien aussi le danger de les laisser sortir en plein jour, et il cherchait les moyens de le faire sans exciter leurs soupçons. Il aurait bien pu leur bander les yeux ; ce moyen cependant n'était pas sans danger.

Quand ils furent rendus à la cache, Colas laissa ses hommes au canot, et entra seul. Quand Corlarine le reconnut, elle s'avança vers lui, le sourire aux lèvres, ses deux beaux grands yeux noirs le regardant avec une indéfinissable expression de tendresse et de reconnaissance. Colas ne se méprit pas sur la nature du sentiment qu'éprouvait Corlarine ; sa pensée subitement se retourna vers mademoiselle Raëlos. Malgré lui un soupir s'échappa de ses lèvres, et son attitude froide mais amicale fit tout à coup tomber les bras de Corlarine ; elle rougit, puis une pâleur subite couvrit son visage. Elle avait compris.

— Tu es bon, Colas, d'être venu nous voir, dit-elle, de sa voix tremblante un peu mais toujours musicale.

— Tu me parais bien mieux, lui répondit-il, en prenant une de ses mains. Tu n'es pas malade ?

— Non, plus malade à la tête. Mère a soigné moi si bien, et toi, Colas, tu as été si bon. Quand Aniaronti a frappé Corlarine j'ai cru mourir, j'aurais voulu mourir. Quand tu es venu, Colas, je ne voulais plus mourir ; maintenant je suis guérie, peut-être eût-il mieux valu moi mourir.

— Tu es folle, Corlarine ; tu as des pensées qu'il faut chasser. Les Hurons et les Algonquins sont tous partis ; je suis venu pour vous chercher, toi et Doilé ; j'ai un meilleur logement à vous donner.

— Nous sommes prêtes à partir.

— Mais, dit Colas, il y a un Algonquin dans mon canot et je ne voudrais pas qu'il vous reconnût en plein jour ; il faudra vous envelopper la tête dans vos couvertes.

— Tout ce que tu voudras, Colas.

— Et afin que vos couvertes ne se dérangent pas en route, il faudra aussi, les bien attacher avec un mouchoir.

— Nous ne pourrons pas voir pour aller au canot !

— Je te ferai porter, Corlarine.

— Pourquoi pas toi ?.....oh ! non, tu porteras Doilé, et tu me feras porter par un autre.

Colas remarqua cette pointe de jalousie qui trahissait les sentiments de sa belle prisonnière. Il n'aurait pas été homme s'il ne s'en fût pas senti flatté, et si un talisman puissant n'eût point protégé son cœur ; on ne peut dire jusqu'où il en eût été affectée ; mais l'image et la pensée de Mlle Raëlos le sauvèrent d'une trop douce impression. Il avait repris son sang froid, et il put dire sans aucune émotion : " C'est que je ne voudrais pas qu'on put voir tes beaux yeux. " Corlarine tressaillit et jeta un regard timide sur Colas. Quand elles se furent habillées et que leurs couvertes eurent été arrangées de manière à ce qu'elles ne pussent ni voir ni être vues, Colas les fit transporter au canot pour les deux plus robustes de ses hommes.

Quand ils furent arrivés la Pointe à la loutre, Colas, après avoir vu à l'installation de Corlarine et de sa belle-mère, prit Jean à l'écart et lui exposa minutieusement les modifications et améliorations qu'il désirait faire exécuter à la cache de l'anse aux Canards. Après quoi, ayant donné ses instructions à Simoneau, il partit avec grand Pierre pour la cave, où il arriva vers minuit. Ayant tout trouvé en ordre et ses recommandations exécutées, il se jeta sur un tas de branches de sapin et dormit comme un loir jusqu'au jour. Comme il voulait se rendre, sans retard, à la bourgade du Lièvre, il fit attacher sur une de ses traînes dix de ses meilleurs chiens et partit, avec grand Pierre, aussitôt après avoir pris une bouchée. Cet homme à constitution de fer ne connaissait pas la fatigue ; c'est à cette promptitude d'exécution qu'il devait en grande partie ses succès.

Arrivés à la cache de grand Pierre, qui n'était qu'à une heure de marche de la bourgade, il fut décidé d'y enfermer les chiens, et de faire le reste de la route à pieds. Malgré la grande avance des Canadiens et des Sauvages, qui avaient été obligés de camper pour la nuit, Colas arriva à la bourgade plusieurs heures avant eux.

Le poste était bien connu des voyageurs des pays d'en haut, à peu de distance de la rivière des Français, seule route des canots qui passaient par la rivière des Outaouais. Comme son objet principal pour le moment était de se procurer un chargement de peaux de rats-musqués, pour s'en retourner le plus vite à Québec, il lui fallait s'assurer d'un nombre de traînes suffisantes pour ses hommes et acheter les peaux. Ayant appris de Pilette que plus de deux cents des chasseurs nipissiriniens étaient arrivés le matin même de leur chasse de l'autre côté du lac, il ne perdit pas de temps et alla visiter les principaux chefs de la bourgade et les chasseurs.

(A suivre)